

— On commence?

— On commence. Mais avant ça, laissez-moi vous poser une autre question. Ce sera la dernière.

— Allez-y.

— Pourquoi avez-vous accepté d'écrire ce livre?

— Je ne vous l'ai pas encore dit? Pour l'argent. J'écris pour gagner ma vie.

— Oui, je le sais, mais est-ce la seule raison?

— Eh bien, c'est vrai, on n'a pas toujours l'occasion d'écrire sur un personnage comme Zarco, si c'est à ça que vous pensez.

— Vous voulez dire que vous vous intéressiez à Zarco avant qu'on vous propose d'écrire ce livre sur lui?

— Bien sûr, tout le monde s'intéressait à lui.

— Je vois. De toute façon, l'histoire que je vais vous raconter n'est pas celle de Zarco, mais celle de ma relation avec Zarco. Avec Zarco et avec...

— Je le sais, on en a déjà parlé. Peut-on commencer?

— Oui, on peut.

— Racontez-moi votre rencontre avec Zarco.

— C'était au début de l'été 1978. Une drôle d'époque. Du moins, c'est le souvenir que j'en ai. Franco était mort depuis trois ans, mais le pays, régi encore par les lois franquistes, avait l'exacte odeur du franquisme: il puait la merde. J'avais alors seize ans, Zarco aussi. Et nous vivions à la fois très près et très loin l'un de l'autre.

— Que voulez-vous dire par là?

— Est-ce que vous connaissez la ville?

— Vaguement.

— Ça vaut presque mieux : la ville d'aujourd'hui ressemble peu à celle d'autrefois. À sa manière, la Gérone d'alors était encore une ville marquée par l'après-guerre, un bourg obscur et clérical, cerné de champs et plongé dans la brume en hiver ; je ne dis pas que la Gérone d'aujourd'hui soit mieux : dans un certain sens, elle est pire : je dis seulement qu'elle est différente. À l'époque, par exemple, la ville était entourée de quartiers où vivaient les *charnegos*. Le mot ne s'utilise plus maintenant, mais il désignait alors des travailleurs venus en Catalogne des autres régions d'Espagne, des gens qui, en général, n'avaient pas un sou vaillant en poche et qui étaient venus là pour commencer une nouvelle vie... Mais tout ça, vous le savez déjà. Ce que vous ne savez peut-être pas, c'est qu'à la fin des années soixante-dix, comme je le disais, la vieille ville était entourée de quartiers ouvriers : Salt, Pont Major, Germans Sàbat, Vilarroja. C'est là qu'affluait la racaille.

— C'est là que vivait Zarco ?

— Non : Zarco vivait avec la racaille de la racaille, dans des logements provisoires, à la frontière nord-est de la ville. Moi, je vivais à peine à deux cents mètres de lui : sauf qu'il était de l'autre côté de la frontière, juste au-delà de la ligne de partage entre le parc de la Devesa et la rivière Ter, alors que moi, je vivais juste avant, de ce côté-ci. J'habitais la rue Caterina Albert, là où se trouve aujourd'hui le quartier de la Devesa qui à l'époque n'était rien ou presque, des jardins et des terrains vagues en bordure de la ville ; à la fin des années soixante, on y avait construit quelques immeubles isolés où mes parents louaient un appartement. D'une certaine façon, c'était aussi un quartier de *charnegos*, même si nous qui y habitons n'étions pas aussi pauvres que les *charnegos* : la plupart des familles, dont la mienne, étaient des familles de fonctionnaires appartenant à la classe moyenne – mon père occupait un poste subalterne à la Députation provinciale – des familles venues d'ailleurs mais qui ne se considéraient pas comme des *charnegos* pour autant et qui, de toute façon, ne voulaient rien savoir des vrais *charnegos* ou du moins des *charnegos* pauvres, ceux de Salt, Pont Major, Germans Sàbat et Vilarroja. Sans parler des gens installés dans les logements provisoires. De fait, je suis sûr que la plupart des voisins de la rue Caterina Albert

n'y avaient jamais mis les pieds (les gens de la ville encore moins). Certains ne connaissaient peut-être même pas l'existence de ces logements ou faisaient mine de ne pas la connaître. Moi, je les connaissais. Je ne savais pas très bien de quoi il s'agissait, je ne m'y étais jamais rendu, mais je savais qu'ils se trouvaient là-bas, ou bien qu'on disait qu'ils s'y trouvaient, comme une légende que personne n'avait confirmée ni démentie : en réalité, je crois que pour nous, les jeunes du quartier, le mot même de logement évoquait l'image épique d'un refuge dans une époque inhospitalière et je suis sûr qu'il possédait la prestigieuse aura d'un roman d'aventures. C'est pourquoi je vous ai dit que je vivais alors très près et très loin de Zarco : une frontière nous séparait.

— Et comment l'avez-vous franchie ? Je veux dire : comment un garçon de classe moyenne devient l'ami d'un garçon comme Zarco ?

— C'est parce qu'à seize ans, toutes les frontières sont poreuses ou du moins, elles l'étaient à l'époque. Et il y a aussi eu le hasard. Mais avant de vous raconter cette histoire-ci, il faut que je vous en raconte une autre.

— Je vous écoute.

— Je ne l'ai racontée à personne ; c'est-à-dire à personne si ce n'est à mon psychanalyste. Mais si je ne vous la raconte pas, vous ne comprendrez pas comment et pourquoi j'ai rencontré Zarco.

— Ne vous inquiétez pas : si vous ne voulez pas que je la raconte dans le livre, je ne le ferai pas ; et si je la raconte et que vous n'appréciez pas ma façon de le faire, je la supprimerai. C'est ce qu'on a convenu et je m'y tiendrai.

— D'accord. Vous savez, j'ai toujours entendu dire que l'enfance est cruelle, mais je trouve que l'adolescence l'est bien plus encore. C'est du moins ce que j'ai vécu. J'avais un groupe d'amis dans la rue Caterina Albert : l'ami dont j'étais le plus proche était Matías Giral, mais il y avait aussi Canales, Ruiz, Intxausti, les frères Boix, Herrero et quelques autres. On avait tous plus ou moins le même âge, on se connaissait tous depuis nos huit ou neuf ans, on vivait tous dans la même rue et on allait tous chez les maristes, le lycée le plus proche ; et bien sûr, nous étions tous des *charnegos*, sauf les frères Boix, qui venaient de Sabadell et parlaient catalan entre eux. Bref, je n'avais pas de frère, juste une

sœur, et je crois ne pas exagérer en disant qu'en réalité, ces amis ont joué durant mon enfance le rôle des frères que je n'avais pas.

Mais pendant mon adolescence, ils ont cessé de le faire. Ce changement a commencé presque un an avant ma rencontre avec Zarco, quand, au début de l'année scolaire qui a précédé, un nouvel élève est arrivé au lycée. Il s'appelait Narciso Batista et il repassait son bac. Son père était le président de la Députation provinciale et le chef de mon père; on se connaissait pour s'être croisés deux ou trois fois. Pour cette raison et parce que en classe on nous avait mis l'un à côté de l'autre à cause de nos noms de famille (sur la liste des élèves, Cañas venait juste après Batista), je suis devenu son premier ami au lycée; c'est grâce à moi que, par la suite, il s'est lié d'amitié avec Matías, et grâce à Matías et à moi, avec le reste de mes amis. Il est aussi devenu le chef de notre groupe, un groupe qui jamais auparavant n'avait eu de chef (à moins que je n'en aie pas eu conscience) mais qui sans doute en réclamait un, car le sentiment fondamental de l'adolescence est la peur et la peur fait émerger des chefs pour la combattre. Batista était de deux ans notre aîné, il était fort physiquement et savait se faire écouter; en plus, il avait tout ce qu'un *charnego* pouvait souhaiter: d'abord, une famille solide, riche et catalane (même si elle se considérait comme très espagnole et méprisait tout ce qui était catalan, sans parler de tout ce qui était catalaniste, surtout provenant de Barcelone); aussi, un grand appartement dans le quartier le plus récent, une carte de membre au club de tennis, une maison d'été à S'Agaró et une autre, d'hiver, à La Molina, une moto Lobito de 75cc pour se promener à loisir et un endroit pour lui tout seul dans la rue Rutlla, un garage désaffecté où il pouvait passer des après-midi entiers à écouter du rock, à fumer et à boire de la bière.

Jusque-là, tout semblait normal; à partir de là, plus rien ne l'a été. Je veux dire qu'en l'espace de quelques mois seulement, l'attitude de Batista envers moi a changé, sa sympathie s'est transformée en antipathie, son antipathie en haine et sa haine en violence. Pourquoi? Je ne le sais pas. J'ai souvent pensé que j'étais simplement la tête de Turc que Batista avait inventée pour conjurer la peur fondamentale du groupe. Mais je le répète, je ne le sais pas. Tout ce que je sais, c'est qu'en très peu de temps, après avoir été son ami, je suis devenu sa victime.